

1

Huit jours maintenant qu'ils ont éventré la rue.

Une énorme balafre, profonde, près de deux mètres puisque, parfois, des ouvriers on ne devine que leur casque orange, si large qu'elle mord le trottoir, le réduisant à un ruban mal pavé où l'on ne peut se croiser, et que, sur ce qu'il reste de chaussée, les véhicules circulent en alternance. Longue aussi, depuis la place de la gare jusqu'au carrefour du 11 novembre. Une crevasse béante comme ces tranchées où se terraient les poilus de la guerre de 14-18.

Périlleux d'avancer sur ce qui reste d'espace pour les piétons sinon à se coller au plus près des maisons, tout en veillant au piège des quelques perrons en débordement et des rares décrottoirs, plus traîtres encore. Sans compter le vacarme des pelleteuses et des marteaux-piqueurs ajouté aux klaxons des embouteillages. Un faux pas est si vite arrivé.

M'aidant parfois de mon parapluie comme d'une canne, je progresse, redoutant de me trouver nez à nez avec un passant, toujours prudent, dans mon costume sombre, de circonstance depuis le drame, et qui, ajouté à ma démarche mesurée, me donne, dit-on, un air guindé, distant presque. Mais ce n'est qu'une apparence bien sûr, car je ne suis pas comme ça ; j'aime les gens, tout le monde vous le dira, du moins quand je ne les sens pas hostiles à mon égard ou simplement prétentieux.

Une hantise, ce trajet quotidien jusqu'au bureau. Tout juste si j'ose jeter un œil au fond de cette excavation. Elle me fait peur en même temps qu'elle m'attire. Hier seulement j'ai eu le courage. Profitant des quelques mètres que protégeait une barrière sommaire, un ruban bicolore tendu de piquet en piquet. Je me suis approché, j'ai avancé le cou et j'ai vu le tuyau en fonte qui émergeait de sa gangue de glaise humide et grise, comme ces carcasses que les paléontologues parfois mettent à jour, et le long duquel courait, encore à demi encroutée de terre, une tresse emmêlée de gaines et de câbles. Une légère odeur de gaz, de pourriture presque, montait de ces entrailles.

Depuis huit jours, chaque matin, chaque soir, je longe cette fosse, l'estomac noué, comme si je marchais au bord d'une falaise en contrebas de laquelle gronderait le déchaînement du ressac sur les rochers. Je redoute le vide. Ma phobie. Pas seulement le vide sous mes pieds, celui du vertige, celui aussi des vastes espaces déserts. L'agoraphobie, paraît-il. Jusqu'aux grandes pages blanches

des cahiers vierges qui m'indisposent ou les cadres d'où sont absents tableaux et photos. Les boîtes métalliques encore, quand je soulève le couvercle et que je ne découvre qu'un trou noir qui sonne creux. La liste serait longue. Une seule exception, plutôt curieuse, que je ne comprends pas, celle des plages vides de la Méditerranée l'hiver, quand personne ne les arpente, abandonnées aux dunes et au balancement des oyats, avec au loin les marais salants rougeoyants. Je n'éprouve alors aucune angoisse. Au contraire, une sorte de jouissance à emplir mes poumons du grand air iodé. Est-ce la compagnie du flux et reflux des vagues, comme une présence familière et rassurante ? Peut-être aussi la proximité criarde des mouettes qui claquent de l'aile à mon approche. Il me semble alors que la plage est à moi, jusqu'à n'accepter aucune intrusion, pas même la silhouette d'un promeneur.

Seulement depuis huit jours la mer est fort loin. C'est le vertige de la tranchée qui m'accompagne et ne me lâche pas. Soir et matin. Jusqu'au moment, enfin, où après avoir tourné le coin de la rue je pousse la porte vitrée du grand hall et retrouve la chaleur de cet espace familier sur lequel veille Monsieur Rocco, le gardien, derrière la vitre de sa loge, casquette sur le front, sa pipe au coin des lèvres, qui me fait signe comme chaque jour et avec qui, selon un rituel bien établi, nous échangeons quelques mots, surtout des commentaires sur le temps. « Bonjour. Pas folichon aujourd'hui. Un vrai ciel d'hiver. A ne pas mettre un chien dehors. Le soleil ne va peut-être pas tarder.

Quel mistral ! A décorner les bœufs ! Ca va peut-être se lever».

La première porte à gauche, au bout du couloir : c'est là que je travaille. Sur la plaque cuivrée on peut lire « Lloyd assurances ». Quinze ans que je bosse dans cette boîte. Un travail plutôt tranquille, pas très bien payé mais quand même : la vérification des contrats. Une tâche minutieuse, qui demande de la patience, faite pour moi car je n'en manque pas. A condition que rien ne vienne me perturber. Pour ça que mon premier geste, après avoir accroché ma gabardine et mon parapluie au porte-manteau perroquet, et salué Ghislaine, la jeune secrétaire qui partage le bureau avec moi, c'est de ranger mon plan de travail. L'ordinateur d'abord. L'écran parfaitement parallèle au bord du plateau, ensuite le clavier, dans le même alignement, mais décalé de deux centimètres juste à l'aplomb de ce même écran (malgré mes recommandations, les femmes de ménage, toujours pressées, un coup de chiffon par ci, un autre par là, ne tiennent guère compte de ces précisions, en dehors de Colette, mais elle n'est pas toujours de service dans mon secteur). Après quoi je m'attelle au petit matériel d'écriture que je conserve dans le tiroir central. Après avoir vérifié que rien ne manque, je le range pièce après pièce, en veillant à ce qu'elles ne se croisent pas, sur la gauche du clavier (car, précision qui peut sembler futile, je suis gaucher) : les deux stylos bille noirs, le rouge, si utile pour les corrections, puis le crayon de papier — une habitude que j'ai conservée depuis l'école primaire — et pour terminer, comme une sorte de

point à la fin d'une phrase, la gomme, une Mallat, épaisse, souple et à l'odeur unique et indéfinissable. Ah ! J'allais oublier : ma petite boîte métallique dans laquelle je range mes trombones. Elle a sa place sur le bord droit.

Au début, Ghislaine était surprise par cette méticulosité, et même critique ai-je deviné à son intonation. « Sans cela, on ne m'aurait pas nommé à la tête du service », lui ai-je rétorqué. Ca lui a cloué le bec. Depuis, elle en a pris son parti. Ces jeunes femmes, toujours bien maquillées, il faut savoir les remettre à leur place, sinon elles s'imaginent que le monde est à leurs pieds. J'ai consulté en douce son dossier : vingt-cinq ans depuis le six octobre. Pratiquement vingt de moins que moi. Un peu plus de six mois qu'elle a été recrutée

Moins d'un an après le décès de Rosy. Si soudain. Une nuit. Le soir nous avons avalé une bonne dose de whisky, mais pas plus que d'habitude. Elle se met au lit sans rien de particulier, à part cette indisposition qu'elle ressentait à l'estomac depuis plusieurs jours, une indisposition plutôt qu'une réelle douleur, sinon cela l'aurait certainement alertée. Le matin, elle était là, immobile, le dos tourné comme habituellement. Je l'ai crue encore endormie. J'ai posé ma main sur son épaule pour la réveiller. Elle était froide. Oui, froide. Une drôle d'impression de sentir ce corps tout blanc et glacé. Je n'osais pas y croire, mais j'ai fini par m'en convaincre. J'ai appelé notre médecin. Je suis tombé sur le répondeur. Trop tôt. Alors c'est le SAMU qui est venu. Plus rien à faire m'ont-ils dit. Un arrêt cardiaque, ont-ils

avancé. Certes, mais qu'est-ce qui avait causé cet arrêt ? Ils m'ont bien posé quelques questions sur sa santé. Sur ses habitudes. Est-ce qu'elle fumait ? Est-ce qu'elle buvait ? Avait-elle eu déjà des maux, s'était-elle plainte de douleurs dans le dos ? Pas trop surmenée par son travail ? Notre médecin lui-même quand il s'est rendu à son chevet pour le permis d'inhumer a été très surpris. Rien ne laissait présager cela. Je lui ai rappelé les somnifères qu'elle prenait régulièrement depuis longtemps, mais non, pas vraiment de rapport m'a-t-il dit. Mort naturelle, a-t-il conclu.

Il a fallu s'occuper des formalités. La tyrannie des paperasses. Ça vous occupe, c'est vrai, et pendant ce temps on pense moins à soi. C'est ce qu'on dit. En réalité chaque feuille à remplir, chaque réponse à fournir, chaque ligne à compléter te remémorent la disparition . Au cimetière, il faisait un grand soleil. En raison du mistral qui balayait les nuages. Il soufflait entre les tombes si fort et en bourrasques si soudaines et violentes qu'il ployait les cyprès et que je devais faire attention à tenir mon chapeau, qu'il ne s'envole pas. Quelques collègues de bureau étaient là, dont Lucien et mon patron. Un beau discours, qu'il avait composé à ma demande tant l'émotion, avais-je prétexté, me paralysait la gorge et m'empêchait de sortir un mot, avec plein de citations d'auteurs latins. Ça se voyait qu'il avait fait ses humanités. Bien utiles pour se lancer dans les études de droit. Mes beaux-parents, aussi. Effondrés. Ma belle-mère surtout, qu'il a fallu soutenir au moment où les premières pelletées de terre se sont écrasées sur

le cercueil. J'ai fait attention à ne pas m'approcher trop près de la fosse - toujours ce maudit vertige-quand, pour un dernier adieu, j'ai lancé la rose au fond du trou. Elle a fait un léger bruit en touchant le couvercle. Comme un ultime signe. Après cela j'ai accueilli les condoléances, échangé quelques embrassades avec la famille, accompagnées de paroles convenues de compassion, et ennuyeuses, répondu aux accolades des quelques amis et des collègues de travail, remercié mon patron bien sûr, et le prêtre. Ensuite, j'ai invité tout le monde à prendre un pot au bistrot le plus proche. C'est Ghislaine qui avait réservé pour moi. Au début chacun y allait de sa commisération et pour certains, les parents en particulier, de quelques souvenirs, parfois soulignés d'une larme. Mais bientôt on a parlé de tout autre chose. De ce mistral qui n'arrêtait pas depuis neuf jours, des récentes augmentations de l'essence. Du tiercé. De la défaite de l'OM. Des tracasseries au bureau. Rosy était définitivement enterrée.

Du trajet retour vers mon appartement, je n'ai plus de souvenir. Juste l'odeur d'immense désarroi qui m'a saisi quand une fois poussé la porte j'ai découvert le hall d'entrée vide. Elle n'était plus là. Je ne l'attendrais plus le soir, inquiet, toute colère rentrée.

Du jour au lendemain plus rien n'a le même sens. Comme si le monde avait mué. L'appartement sombre et silencieux. Tu vas d'une pièce à l'autre, tu pousses la porte de la chambre, en te demandant, bien que tu saches que c'est complètement illusoire, si tu ne vas pas la voir là, allongée

sur le lit, qui te sourit et fait semblant de te tendre les bras. Le soir, tu n'allumes plus la télé, tu restes dans le noir, enfoncé dans le fauteuil du salon. Tu écoutes le crissement des rares voitures qui passent sous la fenêtre, le roulement lointain des trains. Un faisceau de lumière traverse le plafond puis disparaît. Tu as l'esprit rempli de souvenirs, de toutes ces soirées où tu l'accompagnais autour de la bouteille de whisky. Les minutes s'écoulent, les heures aussi. Ta distraction, le balayage des phares qui monte, glisse d'un mur à l'autre puis s'éteint. Tu revois ces moments où, endormie, elle était à toi, seulement à toi. Heureux et rageur à la fois. Toute une part de ta vie se retrouve derrière toi du jour au lendemain, comme une parenthèse qui se referme. Ça fait bizarre ; toutes ces années si pleines effacées puisque te voilà à nouveau seul, comme ramené au temps où tu étais célibataire. Huit années partagées avec elle. Le meilleur et le pire. Le jour du mariage, comme si c'était hier. Dans sa robe blanche, si jolie sous sa voilette, son bouquet de roses à la main pour poser chez le photographe. A la mairie puis au repas, juste nos témoins, sa famille et la mienne. Une vingtaine de personnes, guère plus. J'ai toujours eu horreur du m'as-tu vu et du tralala. La simplicité et la discrétion, très important. A l'inverse des frou-frous, des revues de mode, des magasins, du coiffeur hebdomadaire, du souci des apparences, du besoin d'être toujours sur son trente et un, si importants pour elle. Obligation professionnelle, se justifiait-elle. Malgré tout, un gros point d'achoppement entre nous. L'un des rares car,

tout le monde le disait, on s'entendait bien.

J'avais quand même réservé une table dans l'un des meilleurs restaurants de la ville. Une étoile au Michelin. La simplicité n'empêche pas le sens des réjouissances ni de la commémoration. Il fallait fêter l'événement à sa juste hauteur.

La tête du sommelier quand il avait ouvert la bouteille de champagne et que le bouchon avait fait « flop ». Une bouteille éventée. La honte. Il était revenu deux minutes plus tard, une nouvelle bouteille dans le seau à glace habillé d'une serviette blanche. « La maison est désolée. Ca n'arrive jamais. En remplacement nous vous offrons l'une de nos meilleures années. » Il avait ostensiblement laissé le bouchon exploser jusqu'au plafond.

Secrétaire médicale chez le professeur Gaudin, l'un des grands ophtalmos de la ville. Conscencieuse. Avant que moi, sinon plus. Souvent le soir, s'il le fallait, elle n'hésitait pas à faire une heure supplémznntaire, parfois davantage. C'est d'ailleurs ce que m'a dit le professeur lui-même, le jour des obsèques : « Je crois que des secrétaires comme votre épouse, on n'en trouve plus. » Il pouvait le dire : rare, une collaboratrice comme elle. Je n'ai pas su si c'était par compassion pour ma douleur ou à l'idée de la difficulté de recrutement. Ce salaud, je ne l'ai jamais beaucoup aimé. Tellement imbu de lui et de sa réussite. Sa familiarité avec les femmes surtout, comme si elles devaient toutes lui tomber dans les bras. Au début les rares fois où je venais attendre Claudette, je voyais bien qu'il se retenait, qu'il faisait attention, mais quelques signes ne trompaient pas. Il y avait

de quoi plaindre sa femme pour les cornes qu'elle devait porter et qui devaient rendre le choix de ses chapeaux fort compliqué. C'est idiot car je la connaissais peu pour l'avoir rencontrée seulement en trois ou quatre occasions, mais peut-être qu'elle même n'était pas en reste et qu'elle lui rendait la monnaie, et même au centuple. Les femmes, jamais les dernières quand il s'agit de ruse et de dissimulation.

C'est bien ce qui m'intrigue avec Ghislaine. Qui est-elle ? Plusieurs mois que nous partageons le même espace, mais toujours aussi insaisissable. Élégante, tirée à quatre épingles. Bien coiffée et maquillée. Mais souvent un air revêché, à cause, je crois, de ses lunettes de myope à monture d'écaille et aux verres épais. Comme si elle était titillée entre coquetterie et sévérité. Pour ce qui est de sa silhouette et de sa prestance aucune ambiguïté : poitrine haute, taille marquée, mollets fermes, les tailleurs qu'elle porte le plus souvent mettent en évidence la jeunesse de son corps. Elle ne passe pas inaperçue. J'ai nettement l'impression qu'à ses yeux je ne suis qu'un vieux monsieur que guette la retraite. Je n'ose pas plaisanter avec elle, d'autant plus que, sans que ce soit officiel, je suis tout de même son supérieur hiérarchique. Après tout c'est moi qui ai été chargé par le boss de l'introduire, de lui faire connaître la boîte, nos principes de fonctionnement et de la présenter aux collègues. Une manière de m'introniser en chaperon. Nos rapports sont sinon amicaux du moins cordiaux avec le respect qui s'impose. Elle a sa table de travail face à la mienne, légèrement

décalée sur ma droite. Pas réellement un open space, comme c'est la mode aujourd'hui, bien que nous partagions la pièce, puisque la porte du bureau reste le plus souvent fermée. Parfois je rêve qu'une catastrophe se produit, une menace d'attentat, un hold-up, une alerte aérienne, une de ces folies que mon imagination trop vive est capable d'inventer, qui nous contraindrait à garder la porte close et à nous abriter sous la même table, serrés l'un contre l'autre. Effrayée, elle se réfugierait dans mes bras. La réalité est moins attrayante. Chacun derrière son écran, tout juste si je devine le haut de son chignon qui tremblote et si on échange quelques paroles. Pourtant elle peut être détendue, souriante et même éclater de rire. A la pause, autour de la machine à café, avec ses jeunes collègues. Il m'arrive de les croiser. Ils sont entre eux. Question de génération. Moi j'ai le privilège, comme un vieux barbon, de l'avoir sous mon autorité et sous mes yeux. A la saison chaude en particulier, comme l'été dernier où la canicule a été si écrasante, alors que sont remisés dans les armoires tailleurs et pantalons au profit des robes courtes et aériennes. De celles qui marquent la taille et virevoltent, transparentes, et qui lui vont si bien. Elle a de fort belles jambes. Je dois reconnaître que c'est un vrai plaisir de la regarder s'installer à sa table. Très classe. Mollets serrés, le genou gauche légèrement surélevé, elle pivote d'un quart de tour sur elle-même tout en remontant sa robe de quelques centimètres sur le haut des cuisses pour éviter de la froisser. Instant fugace mais intense où, d'un clin d'œil, j'accède,

cœur battant, joie secrète, aux frontières de l'interdit. En toute discrétion, bien entendu. Hors de question qu'elle devine quoi que ce soit. Pour qui me prendrait-elle ? En revanche, j'ai du mal à me contenir et à faire semblant quand elle « ventile », comme on dit au Sénégal. La danse « du ventilateur », qu'on appelle. J'ai vu ça à la télé. Au rythme des percussions, la danseuse se lance, cambrée, jambes écartées, robe remontée, déployée et agitée des deux mains d'avant en arrière, de haut en bas, jusqu'à découvrir largement les cuisses, dans une chorégraphie de plus en plus endiablée et très sensuelle. C'est souvent au cœur de l'après-midi, quand la chaleur accumulée depuis le matin se change en moiteur et se fait insupportable, qu'elle tente de se rafraîchir. Genoux disjoints, nuque en arrière, des deux mains elle saisit l'ourlet de sa robe, la soulève et l'agite comme on ferait d'un éventail, se croyant probablement protégée des regards par le plan du bureau. J'imagine les volutes d'air frais qui s'engouffrent sous la corolle du tissu, remontent dans l'entrebâillement des cuisses. Je ne peux m'empêcher de trouver un prétexte – vérifier le branchement de l'ordinateur, un courrier à chercher au milieu des dossiers, un appel fictif à l'aide du combiné téléphonique – pour me pencher discrètement. Si bien qu'il m'est arrivé une fois, d'un geste trop brusque du coude, de faire tomber ma boîte de trombones, patatras ! les voilà tous éparpillés. Je me suis baissé pour les récupérer. Bien entendu, elle s'est levée pour m'aider mais, de la main, je lui ai fait signe que non, qu'elle n'en fasse rien. Elle a repris place sur son

fauteuil pivotant. Accroupi je me suis appliqué à récupérer une à une chacune des attaches. Elles cliquetaient en tombant dans leur logement. Ça a duré un moment. Il y en avait partout. Jusque sous les deux bureaux. Je n'osais pas m'avancer sous le sien, mais la tentation était vive. Là, tout près, je devinais l'intimité de ses cuisses nues, comme une offrande. J'imaginai la douceur de leur peau. Et si je sortais mon smartphone pour les photographier ? J'hésitais, paralysé par la honte. Les risques étaient grands, mais si violente était mon envie ! J'ai plongé la main dans la poche de ma veste, saisi l'appareil. Tension, battements du cœur, tremblement des genoux, chaleur du visage, j'ai déclenché une fois. J'ai eu l'impression que le bruit du dé clic envahissait le bureau ; au même moment elle a fait un quart de tour sur son siège. Se doutait-elle de quelque chose ? J'ai illico laissé mon téléphone replonger au fond de ma poche, picoré encore quelques trombones isolés. Un peu essoufflé et tout rouge d'émotion, je suis revenu m'asseoir à mon bureau, inquiet de savoir si elle avait deviné quelque chose : « Je crois que j'ai réussi à les récupérer tous, mais faites attention, c'est traître et ça peut faire glisser. », ai-je commenté pour me donner une contenance. Elle n'a rien manifesté de particulier. Un sourire de pure convention puis je n'ai plus vu que son chignon tremblotant au-dessus de l'écran de son ordinateur. J'ai profité de la petite pause de seize heures et de son absence momentanée pour vérifier le résultat de ma manœuvre. Le cadrage, par chance, n'était pas trop défailant. On voyait nettement

le dessous des cuisses nues que venait couper l'assise du siège. Une photo excitante. Non par son pouvoir érotique, les moindres revues féminines et, bien sûr, les publications spécialisées ou les sites pornos, offrent bien plus de figures suggestives que mon maigre trophée de chasse. Non, ce qui importait c'était l'intimité. L'intimité volée de Ghislaine. J'étais en possession, et sans qu'elle le sache, d'une part secrète de sa personne. J'avais prise sur elle. Un peu comme dans ces pratiques rituelles et superstitieuses où l'on atteint la personne par l'entremise de son image. Secrète jubilation ! C'est mon plaisir de la photographie. Je suis revenu à l'écran d'accueil sur mon ordinateur. Rosy me regardait en souriant. Une des photos d'elle que je préfère et que j'avais sélectionnée pour m'accueillir. Elle est en bikini, en appui sur ses coudes, allongée sur une serviette multicolore qu'elle a jetée sur le sable. C'était au bord de la Méditerranée. Vers Cavalaire, il me semble. Qu'elle était belle ! Le dernier été avant la désillusion. Si douloureuse ! Difficile de se remettre de tant d'épreuves. Ca me rappelle que la fin du mois approche et avec elle ma visite mensuelle au cimetière. Régulière comme un métronome. Un parfait modèle de veuf inconsolable, vous dis-je.